

Le regard de l'abeille



Etienne BRUNEAU

Devenir apiculteur, c'est apprendre à voir le monde autrement. Pourquoi ? me direz-vous. Pour répondre à cette question, on est bien obligé de retourner à ses débuts en apiculture faits d'un apprentissage difficile pour comprendre cet animal si particulier. Rien à voir avec un chat ou un chien. Un animal qui évolue au fil des saisons, qui se reproduit par scission et, qui plus est, élabore son propre nid au départ de sécrétions glandulaires (cire) n'a rien de commun avec un animal familier. Pourtant, comme tout être vivant, la colonie se nourrit mais, dans ce cas aussi, rien n'est transposable car ce sont des milliers de butineuses qui récoltent le pollen et le nectar nécessaires aux besoins de la colonie dans un périmètre de plusieurs kilomètres. Les individus sont tout petits mais parcourent des distances énormes que nous n'avons pas l'habitude d'appréhender. Qui est capable d'analyser l'évolution autour de son domicile au fil du temps sur un diamètre de 6 km ? Est-on seulement conscient de ce que l'on peut y trouver ? La notion d'insecte social est très éloignée de tous nos modèles mentaux. Il est essentiel de comprendre le fonctionnement de ce groupe d'insectes pour mieux analyser les problèmes auxquels les abeilles sont confrontées. Sans cette approche, on ne peut apporter une solution adaptée aux besoins de la colonie. Progressivement, on découvre les stratégies qu'elle met en place pour se développer, pour se reproduire, pour s'adapter aux fluctuations de l'environnement et du climat. On apprend à mieux percevoir où sont ses limites en fonction de son état de développement et de la saison. On comprend mieux où se trouvent les réelles menaces. On constate que les messages véhiculés par les abeilles sont très éloignés des nôtres. Ainsi par exemple, les odeurs (phéromones) sont fondamentales pour elles et toute modification portant sur la transmission des messages chimiques peut leur être fatale. Par contre, on sait qu'elles peuvent survivre à des périodes de disette (nectar et/ou

pollen) de plusieurs semaines si on ne leur a pas enlevé toutes les réserves qu'elles avaient prudemment constituées. A l'état naturel, de nombreuses colonies sont tout à fait capables de se défendre contre les prédateurs et peuvent maintenir le développement des agents pathogènes à des niveaux suffisamment bas pour ne pas en être affectées. Thomas Seeley a même mis en évidence récemment que les colonies à l'état naturel pouvaient vivre avec la varroase sans préjudice majeur. Les colonies d'abeilles vont ainsi suivre l'évolution de leur environnement et s'adapter aux conditions locales. C'est cette capacité d'adaptation qui leur a d'ailleurs permis de survivre depuis des millénaires et de s'étendre des tropiques jusqu'aux cercles polaires, à l'exception des zones désertiques. C'est ainsi qu'un service gratuit de pollinisation est disponible partout dans le monde.

Comment expliquer les phénomènes de dépérissement observés depuis une bonne quinzaine d'années ? Une analyse géographique des phénomènes nous indique que ce sont les zones d'agriculture intensive qui sont les plus touchées. Malgré leur capacité d'adaptation, les abeilles ont besoin de trouver dans leur environnement différentes zones mellifères durant la saison apicole. Les arbres et arbustes ainsi que leur flore d'accompagnement jouent un rôle clé dans leurs approvisionnements. Le paysage idéal pour les abeilles est donc constitué d'un patchwork de zones avec des floraisons décalées dans le temps. On connaît également l'impact de nombreux produits phytosanitaires sur les colonies. L'industrie signale que si l'on applique les nouveaux tests abeilles proposés par l'EFSA, la grande majorité des produits va disparaître. On peut interpréter cette prise de position comme un aveu de l'activité létale ou sublétales de ces produits sur les abeilles.

Malheureusement, ces besoins vitaux ne vont pas dans le sens développé pendant

des années par les modèles agricoles cherchant à augmenter la production sur base d'un modèle industriel de limitation des coûts, en augmentant l'échelle des exploitations, rendant ainsi les mécanismes d'autorégulation des écosystèmes difficiles voire impossibles. Sans cette régulation naturelle, le recours aux produits chimiques devient essentiel et anéantit encore plus les possibilités de régulation naturelle. On est dans une spirale de mort, et l'abeille et bien d'autres organismes vivants ne peuvent survivre dans un tel environnement « aseptisé ». On en arrive alors à des espaces sans pollinisateurs. Naturellement, on peut les amener le temps de la pollinisation, mais est-ce vers cela que nous voulons aller et quel en sera le prix ?

Pourquoi ne pas profiter des aides agricoles pour recréer de nouveaux équilibres avec une réduction importante des intrants chimiques et diversifier les productions tout en travaillant à des échelles plus petites et humaines ? Les mouvements comme l'agroforesterie, l'agriculture biologique... sont des opportunités à saisir. Dans un tel contexte, la nature redevient généreuse et les pollinisateurs retrouvent leur place, on se replace dans un modèle de vie et non de mort.

Au niveau apicole aussi, on peut remettre en question certaines de nos pratiques qui vont dans un sens d'intensification peu raisonné. C'est pourquoi nous organisons cette année un cours qui devrait pousser plus loin cette réflexion. Ce sujet est également sur la table au niveau international : un des objectifs retenus par Apimondia n'est-il pas de renforcer l'apiculture « naturelle » par rapport à l'apiculture intensive ?

Nous devons travailler avec la nature et non contre la nature.

Etienne Bruneau,
administrateur délégué